

---

*Ecdotique des textes latins antiques*

## Ecdotique des textes latins antiques

Gauthier Liberman

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1941>

DOI : [10.4000/ashp.1941](https://doi.org/10.4000/ashp.1941)

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 105-114

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Gauthier Liberman, « Ecdotique des textes latins antiques », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 26 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1941> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1941>

---

Tous droits réservés : EPHE

## ECDOTIQUE DES TEXTES LATINS ANTIQUES

Directeur d'études : M. Gauthier LIBERMAN

Programme de l'année 2015-2016 : I. *Nimum altercando veritas amittitur?* — II. *Critica*.I. *Nimum altercando veritas amittitur?*<sup>1</sup>

On a poursuivi la réflexion des années précédentes sur les différents aspects de la subjectivité du jugement en matière de critique verbale. La face positive est celle qui se donne à voir à chaque conférence dans les discussions parfois animées que suscitent la révocation en doute de leçons transmises et universellement adoptées et la présentation de conjectures anciennes mais ignorées ou de conjectures présumées entièrement nouvelles. Si une conjecture est fourvoyée dans son principe et que le texte transmis soit correct, la conjecture permet d'approfondir la compréhension de la leçon transmise et parfois de la renouveler intégralement. La face négative est l'*odium philologicum*, c'est-à-dire le primat accordé à la calomnie sur la recherche honnête du vrai, la substitution de l'invective aux arguments. Il faut distinguer de ces perversions la polémique à laquelle peut aboutir la vivacité de la discussion. Nous tenons de Simon Hornblower ce trait d'esprit d'Antony Andrewes : « la meilleure façon de polémiquer, c'est de faire mieux ». C'est vrai, mais l'esprit humain n'est pas désincarné et la polémique peut servir la recherche de la vérité, jusqu'à un certain point<sup>2</sup>. L'émulation aiguise ces êtres sociaux que nous sommes, et la polémique peut-être une des formes de l'émulation. Nous n'avons pas joué les innocents : nous ne refusons pas la polémique, et, amenés à nous prononcer sur l'édition Teubner de l'*Énéide* procurée par G. B. Conte, nous nous exprimâmes poliment mais sans ambages<sup>3</sup>. L'expérience montre que la critique formulée d'une manière trop feutrée n'est pas comprise ou prise au sérieux. Parmi les *corpora delicti* figurent les vers VI,602-607 de l'*Énéide*, dont Louis Havet, titulaire de la direction d'études dans le sillage de laquelle se place la nôtre, suggéra la transposition<sup>4</sup>. Si l'idée provenait d'un illustre Anglais ou d'un célèbre Allemand, aurait-elle eu un accueil plus favorable? Peut-être. C'est un fait qu'elle n'a guère trouvé de faveur qu'en France, en dernier lieu dans le commentaire

1. Adage (Publilius Syrus, v. 416) mis par Housman (cf. *The Classical Papers of A. E. Housman*, Cambridge, 1972, I, p. 232) en tête du premier article d'une série polémique relative aux manuscrits de Proce. L'ironie veut que Housman ait eu tort contre son adversaire.
2. Voir Kurt von Fritz, compte rendu de F. Jacoby, *Atthis*, Oxford, 1949, dans *Gnomon*, 22, 1950, p. 225.
3. *CR*, 62, 2012, p. 149-151.
4. « Le supplice de Phlégyas. Étude sur un épisode de l'*Énéide* », *RPh*, 12, p. 145-175. Voir S. Reinach, « Sisyphe aux enfers et quelques autres damnés », *RA*, 1, 1903, p. 154-200; L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris, 1911, p. 14 § 78; P. Lejay dans l'apparat critique de l'édition scolaire Plessis-Lejay (Hachette) de Virgile, Paris, 1919, p. CXVIII, et p. 539 n. 1; P. Salat, « Phlégyas et Tantale aux enfers. À propos des vers 601-627 du sixième livre de l'*Énéide* », dans *Études de littérature ancienne*, t. 2, Paris (PENS), 1982, p. 13-18. Le problème posé par l'ensemble du passage de Virgile mérite une longue étude, impossible ici, où notre point de vue est limité.

de notre édition des *Argonautiques* de Valerius Flaccus<sup>5</sup>. Havet veut en effet qu'il ressorte de Valerius, II, 192-195 et de Stace, *Théb.*, I, 712-715, que dans le texte de l'*Énéide* connu de ces poètes les vers de Virgile aient figuré à une place différente de celle qu'ils occupent dans les manuscrits antiques et médiévaux. Dans son gros commentaire de 2013 sur le chant VI, Nicholas Horsfall (p. 417) ne craint pas de dire que les imitations de Valerius et de Stace en disent plus sur la façon dont ils retravaillent Virgile que sur le texte qu'ils en lisaient. Corriger Virgile et le faire au point de substituer Phlégyas et Thésée (Valerius) ou Phlégyas (Stace) au(x) héros dont Virgile décrit le supplice, voilà qui serait bien extraordinaire de la part de ces admirateurs inconditionnels du Mantouan : *uestigia semper adora*, ordonne Stace à sa *Thébaïde* en parlant de l'*Énéide*. C'est en quelques lignes – non, en quelques mots – que Horsfall balaie l'hypothèse développée sur quelque trente pages par Havet. Horsfall a-t-il seulement lu l'article ? Nous préférons en douter, car, en le lisant, on ne peut pas ne pas concéder que les deux émules de Virgile ne lisaient pas les vers de l'*Énéide* où nous les lisons. Mais ce n'est pas tout. Horsfall considère comme possible le supplément que Conte propose et que j'ai critiqué, injustement selon Horsfall et Conte lui-même. Qu'il y ait solution de continuité entre le v. 601 et le v. 602, c'est ce dont on ne devrait pas disconvenir<sup>6</sup>. Dans un opuscule publié en 2016<sup>7</sup>, Conte (p. 41 s.) insiste sur le caractère *exempli gratia* de son supplément :

Quid memorem Lapithas, Ixiona Pirithoumque ? 601  
 <quid memorem inuisum magnis, te, Tantale, diuis,>  
 quo<sup>8</sup> super atra silex iam iam lapsura cadentique 602  
 imminet adsimilis ; lucent genialibus altis  
 aurea fulcra toris, epulaeque ante ora paratae  
 regifico luxu ; Furiarum maxima iuxta 605  
 accubat et manibus prohibet contingere mensas  
 exsurgitque facem attollens atque intonat ore.

Ce supplément, je l'ai appelé « the most implausible which could ever be thought of, since it excludes any following description of the briefly mentioned torment ». Horsfall objecte ceci : « the logic of such a *transitus per omissionem* need not necessarily exclude any expansion of detail in what follows ». « He does not like the line », écrit Conte à notre sujet, « I am not surprised. When a finger is pointed at the moon, the fool watches the finger. The purpose of my attempt was to give a concrete example of what could be concealed in the lacuna ». Conte s'octroie le rôle du Sage dans le célèbre et divertissant proverbe chinois. Notre rôle moins avantageux ne nous a pas empêché d'examiner les fondements de cette enviable sagesse. Conte ne manque pas de rappeler dans son édition de 2009 que c'est à Otto Ribbeck que revient l'idée de

5. Voir notre note à VII, 147.

6. On en a disconvenu pourtant, soit que (nous le verrons) on suppose la reprise bien maladroite de *quid memorem* (sc. *eos quos super* etc.), soit que l'on considère que *quos* se rapporte à *Lapithas, Ixiona Pirithoumque* (thèse défendue par E. Kraggerud dans *Vergiliana. Critical Studies on the Texts of Publius Vergilius Maro*, Londres, New York, 2016, p. 228 s.).

7. *Critical Notes on Virgil. Editing the Teubner Text of the Georgics and the Aeneid*, Berlin, Boston.

8. Conte préfère cette variante à *quos*. Ces variantes sont naturellement antiques. Valerius lisait *quos*, Stace *quo*, rattachés, dans leur texte de Virgile, à *Infelix Theseus, Phlegyasque... diuos*, 618-620.

supposer qu'il manque quelque chose entre 601 et 602. Il est parfaitement légitime de la part de Conte éditeur de Virgile de proposer dans l'appareil critique, *exempli gratia*, un supplément, sur lequel il s'étend encore dans son opuscule de 2016. Mais, dans les occurrences de *quid memorem* chez Virgile (VI,122-123, allégué par Conte, et VIII,483, en plus de VI,601), le *transitus per omissionem* ne comprend aucune « expansion of detail in what follows ». N'est-il pas, de plus, gênant qu'un premier *quid memorem* non pourvu de cette « expansion » soit immédiatement suivi d'un *quid memorem* pourvu d'une « expansion » aussi notable<sup>9</sup>? Dans un livre paru en 1899<sup>10</sup>, Heinrich Belling paraît avoir senti que Virgile n'aurait pas ici recouru à la formule *quid memorem*. En effet, pour combler le manque présumé<sup>11</sup>, Belling suggérait *an memorem* – plus précisément *an memorem Phlegyan* – en alléguant *Géorg.*, II,158-164. J'ajoute que dans aucun des passages cités, même en *Buc.*, VI, 74-81, l'« expansion » ne procède comme elle est censée procéder dans le passage qui nous occupe, où l'évocation, qui commence normalement avec une relative complétant le COD du verbe de l'interrogation rhétorique, marque un temps d'arrêt avec une ponctuation forte et reprend son cours avec deux phrases juxtaposées à la précédente et entre elles, 1) *lucent... epulaeque... paratae sc. sunt* et 2) *accubat... et prohibet... exurgitque*. Un tel style juxtaposé et asyndétique ne paraît guère en accord avec le style très lié de l'interrogation rhétorique, introduite par Belling et Conte : que l'on compare justement le passage des *Bucoliques*. Le rattachement des v. 602-607 à une interrogation rhétorique est en réalité des plus gauches : on est en droit d'attendre d'un commentateur ou d'un éditeur de Virgile qu'il s'en avise. Belling nie que les vers 602 s. du chant VI de l'*Énéide* puissent se rapporter à Tantale d'une manière non problématique. Ni Horsfall ni Conte n'affrontent sérieusement la difficulté. Horsfall trouve le texte obtenu par Conte « not perfect but tolerable » : quand cela serait vrai, on serait en droit de s'interroger sur la valeur d'une critique qui se contente de « l'imperfection tolérable », mais, en réalité, le texte, tel que Conte le supplée, n'est même pas « tolérable »<sup>12</sup>. Si Conte avait été le premier à signaler la solution de continuité entre les vers 601 et 602, le premier à suggérer qu'il manque un ou plusieurs vers où, croit-il, il était question de Tantale, on aurait certainement tort de lui reprocher de proposer un supplément bancal, mais l'édition de Conte parut en 2009, Ribbeck diagnostiqua la

9. Plus notable que celle qui suit *quid... referam* dans *Géorg.*, II,118 s. On opposera *quid loquar* dans *Buc.*, VI,74-81, dont nous allons parler.

10. *Studien über die Compositions-kunst Vergils in der Aeneide*, Leipzig, p. 1-16 et 158.

11. Fidèle à l'enseignement de Jean Irigoien reçu dans les murs de l'EPHE, nous évitons à dessein le terme de « lacune », qui implique un « blanc », *omissio in lacuna, spatium vacuum*.

12. La préférence de Horsfall 2013 (même opinion exprimée dans son livre *The Epic Distilled: Studies in the Composition of the Aeneid*, 2016) va en réalité à la reprise pure et simple de *quid memorem* devant *quos super...*, reprise qui dispense de supposer le texte incomplet. Selon Horsfall, cette solution aura les faveurs de ceux qui aiment « a (grammatically, at least) complicated Virgil ». À nos yeux, cette solution est sinon grammaticalement, du moins stylistiquement impossible. Horsfall l'attribue à J. C. Jahn (1797-1846), et il est vrai qu'on lit dans son édition de 1852<sup>4</sup> un petit tiret horizontal entre *Pirithoumque* et la virgule. La même reprise de *quid memorem* est explicitement revendiquée par Charles Anthon dans une édition de l'*Énéide* parue à New York, 1843, p. 647. Selon lui, *quos* fait allusion à Tantale.

rupture de continuité et supposa une perte de vers mentionnant Tantale... en 1860<sup>13</sup>!, et Belling suggéra en 1899 un supplément un peu plus adapté que celui de Conte mais non incontestable. Je critiquai le supplément de Conte en 2012 et son silence sur l'hypothèse de Havet; en 2016, au lieu de saisir l'occasion de reconsidérer sa position, Conte la réaffirme, au mépris des faits et de la recherche honnête du vrai et en se gratifiant, aux dépens de l'auteur de la critique, du rôle du Sage au doigt indicateur. Mais ce que le Sage désigne du doigt est une vieille lune et qui n'est (on le sait depuis longtemps) qu'un quart de la vérité. Quelle leçon la conférence a-t-elle tirée de ce peu glorieux épisode philologique? Il faut être capable de déposer sa vanité et de réagir à une juste critique non par le déni et l'insulte mais par le réexamen<sup>14</sup>. Cela vaut aussi pour les plus grands chercheurs : le primat de l'amour du vrai sur l'amour de soi eût certainement amené Housman à revenir sur plus d'une conjecture imposée au forceps dans son édition commentée de Manilius<sup>15</sup>.

## II. Critica

Nous avons la bonne fortune de vivre au Mésozoïque philologique, je veux dire à l'époque des commentaires où tend à régner une disproportion analogue à celle qui, chez certains animaux de l'ère considérée, distingue le cerveau du reste du corps<sup>16</sup>. L'examen du traitement critique réservé à des passages difficiles de Properce dans un récent commentaire, fruit méritant d'un travail considérable<sup>17</sup>, sur le dernier livre des *Élégies*<sup>18</sup> a occupé la conférence. Nous sélectionnons pour leur représentativité les études suivantes. Cette année aussi, on a insisté sur l'importance du rôle que peut jouer la ponctuation dans le règlement de difficultés parfois considérées à tort comme à traiter par la critique conjecturale.

### Ponctuation

IV,1,9-10 Qua<sup>19</sup> gradibus domus ista Remi se sustulit, olim  
unus erat fratrum maxima regna focus.

Fedeli conserve cette ponctuation traditionnelle. Il paraît peu douteux qu'ici, comme dans ce qui précède et ce qui suit, le passé et le présent sont opposés l'un

13. P. 346 du second tome de sa première édition critique des œuvres de Virgile. Il athétise le vers 601 et se justifie dans ses *Prolegomena critica*, 1866, p. 62-63, dont il reconnaît lui-même que ce sont plutôt des *epilegomena*.
14. Conte 2016, p. 8 s. défend en *Géorg.*, III,159 une conjecture, *siquos*, qui ne va pas moins que son supplément contre l'usage (*malint* là où il eût fallu *malunt*) et qui, en plus, fait contresens : là aussi, au lieu de procéder à un réexamen, il écarte d'un revers de main une critique fondée (que lui fit S. J. Heyworth).
15. Nous pensons particulièrement à I,311, passage difficile étudié en détail par M. Florian Barrière, auditeur de la conférence.
16. Songer qu'Henri Weil se croyait obligé d'excuser les proportions du commentaire de Wilamowitz sur l'*Héraclès* d'Euripide!
17. L'absence, dans l'érudition classique française, des gros commentaires n'est pas un signe de bonne santé : le souffle, la volonté de se préparer à affronter des problèmes philologiques, historiques et littéraires et les connaissances bibliographiques ne sont peut-être pas là.
18. Paolo Fedeli, Irma Ciccarelli, Rosalba Dimundo, *Properzio. Elegie, libro IV*, Nordhausen, 2015 (1 527 pages).
19. *Quo* ou *quod* les mss. autorisés.

à l'autre. Mais *se sustulit* ne saurait guère exprimer le présent opposé au passé et il ne sert à rien d'alléguer, comme fait Fedeli à la suite d'E. Wistrand<sup>20</sup>, des passages où le parfait exprime un état présent puisqu'ici on a besoin d'un contraste pareil à celui que font, dans ce qui précède et suit, *uides, est / fuit; stant / procubere; nitet / habuit*. Le *Nunc gradibus domus ista Remi se sustulit* de Heyworth est très maladroit. Goold (édition Loeb) me semble avoir eu raison d'adopter la ponctuation géniale de W. S. Watt, *Qua gradibus domus ista* (c'est-à-dire, présume-t-on<sup>21</sup>, *aedes Quirini*, avec *se tollit* tiré de *sustulit*), *Remi* (c'est-à-dire la hutte de Romulus, prétendument remplacé par Rémus *metri causa*) *se sustulit olim*<sup>22</sup> : | *unus erat fratrum maxima regna focus*. Fedeli (p. 178) objecte que cette interprétation implique l'existence (je dirais plutôt « l'existence supposée par Properce ou sa source ») d'une *casa Romuli* (Quirinal) qui ne coïncide avec aucune des deux connues (Palatin et Capitole). Vu l'équation Quirinus = Romulus<sup>23</sup>, serait-il si étonnant qu'on ait imaginé que les *aedes Quirini* reconstruites par Auguste et dédiées par lui en 16 av. J.-C. soient le lointain successeur d'une primitive *domus Romuli*? Mais, dans le passage tel que le ponctue Watt, *domus ista* ne renvoie pas nécessairement aux *aedes Quirini* : ne s'agit-il pas de ce que Martial XII,2,6 (édition Loeb de Shackleton Bailey) appelle *domus alta Remi*, c'est-à-dire le complexe incluant la *domus Augusti*, le temple d'Apollon Palatin et la Bibliothèque du Palatin<sup>24</sup>? Les objections formulées par Fedeli (p. 180-181) ne me paraissent nullement dirimantes. Le fait que les gradins (*gradibus*) pourraient être ceux du temple d'Apollon Palatin<sup>25</sup>, dont il a déjà été question v. 3-4, ne constitue pas, à mon sens, un obstacle. Fedeli préfère rapporter le vers de Properce à la réfection de la *casa Romuli* sur le Palatin, mais il faut quelque chose de plus significatif, de plus marquant, de plus imposant que cette obscure réfection. En l'état, le pentamètre *unus erat fratrum maxima regna focus*, « a single hearth was the total realm of the brothers » d'après la traduction arrangeante de Goold, est absurde, car Properce n'a pu ni penser ni dire que l'autorité royale de Romulus se limitait à son foyer. Le sens impose virtuellement *regia magna*, belle conjecture de L. Havet, dont on lira les remarques dans ses *Notes critiques sur Properce*, Paris, 1916, p. 106-107<sup>26</sup>. Ainsi, le distique oppose de deux manières complémentaires l'antique foyer de Romulus et Remus et le complexe monumental du Palatin contemporain du locuteur. Quoi de plus approprié?

20. La leçon de linguistique que Wistrand, *Miscellanea Propertiana*, Göteborg, 1977, p. 72-73 donne à Watt et aux latinistes « who tend to disregard the fact that the Latin perfect tense can denote a state produced by a preceding action that is hardly present to the mind », est totalement à côté de la plaque.
21. D'après le commentaire de M. Rothstein, Berlin, 1924<sup>2</sup>, II, p. 191 et 378 (corrige la note de l'édition de 1898).
22. Comparer par exemple IV,XI,79, *Et si quid doliturus eris sine testibus illis*, c'est-à-dire *si quid doliturus eris, <id doleto> sine testibus illis*.
23. Voir par exemple W. Weber, *Princeps* (I), Stuttgart, Berlin, 1936, p. 86\* n. 398.
24. Voir J. Beaujeu, *Mélanges P. Boyancé*, Rome, 1974, p. 57-72.
25. Beaujeu (p. 70) préfère « la *Scala Caci* montant de la Vallée du Grand Cirque à la plate-forme nord-ouest du Palatin ».
26. Rothstein semble avoir perçu le vrai sens mais, bien qu'intelligent, il était outrageusement conservateur et paraît avoir cru que *maxima regna* pouvait signifier *regia magna*. Havet a raison de l'en blâmer. Beaujeu (p. 72 n. 2) et Fedeli (p. 182), dont les remarques sur le passage sont des plus creuses, ignorent Havet à leurs dépens. Comme souvent, Havet offre une explication de la faute trop complexe ; la substitution de *regna* à *regia* (faute par anticipation) aura amené un remaniement métrique.

Il y a, si je ne m'abuse, dans la ponctuation de Watt une des plus belles pièces à ajouter à l'essai justement célèbre de Vahlen *de distinctionis usu critico* (*Opuscula academica*, I, p. 103-120).

IV,1 Vmbria te notis antiqua Penatibus edit	121
(mentior? An patriae tangitur ora tuae,	122
qua nebulosa cauo rorat Meuania campo	123
et lacus aestiuus intepet Vmber aquis?)	124
ossaque legisti non illa aetate legenda	127
patris et in tenues cogeris ipse Lares.	128

Fedeli admet la suppression (Richmond) des vers 125-126 inspirés par les vers 65-66, et ponctue le célèbre morceau biographique comme ci-dessus. Cette ponctuation, argue-t-il (p. 354), a, sur celle qui circonscrit la parenthèse au v. 122, l'avantage de donner une fonction à la coordination (*ossa)que* (v. 127) et d'autoriser une interprétation propre (« être contiguë ») et non figurée (« être mentionné ») de *tangitur*. Mais la parenthèse est trop longue pour ne pas obscurcir (*ossa)que*, dont la fonction (joindre *edit* et *legisti*) est assez claire dans la ponctuation suivante :

Vmbria te notis antiqua Penatibus edit  
(mentior? An patriae tangitur ora tuae?),  
qua nebulosa cauo rorat Meuania campo  
et lacus aestiuus intepet Vmber aquis,  
ossaque legisti non illa aetate legenda.

De surcroît, la relative *qua... aquis* se rapporte plus facilement et avec plus de pertinence au v. 121 qu'à la proposition *An patriae tangitur ora*. Fedeli ne se demande pas si et comment (indépendamment de la question de savoir si le sens obtenu est satisfaisant) le latin peut signifier « l'extrémité de ta patrie n'est-elle pas contiguë à la région où... ». Il attribue, sans donner de références<sup>27</sup>, à Markland, ainsi gratifié d'une construction pratiquement impossible, la ponctuation qu'il adopte, mais il ne dit pas que Markland change *tangitur* en *tenditur*, qui change la donne du point de vue de la syntaxe.

*Antiquités italiennes et étrusques. Leçon faible, disparition d'hémistiches, prosodie et formation des mots*

IV,1,19-20 Anuaque accenso celebrare<sup>28</sup> Parilia faeno,  
qualia nunc curto lustra nouantur equo.

D'après le texte transmis, aux antiques *Parilia* (A) du 21 avril serait comparé un rituel moderne (*qualia nunc*) de purification lié à un *equus curtus* (B), qui semble être le fameux *October equus*. Cette comparaison paraît absurde ; selon toute apparence, A et B sont également archaïques. D'où notre idée qu'il y eut perte entre *qualia nunc* et la suite :

qualia nunc.....  
.....  
..... curto lustra nouantur equo.

27. Voir le *Properce* de Burman le Jeune, Utrecht, 1780, p. 728.

28. *Celebrata* Fedeli d'après Phillimore, *celebrante* Housman.

Heyworth (*Cynthia*, Oxford, 2007, p. 417) rejette toute comparaison avec l'époque contemporaine du locuteur et considère 19-20 (avec la leçon *celebrare*) comme interpolés, mais qui aurait pu concevoir un distique de ce genre, où notamment *curto lustra nouantur equo* paraît se rapporter avec une allusivité érudite à la fête de l'*October equus* (Fedeli, p. 196-197) ? L'hypothèse de l'interpolation est, si je ne m'abuse, la moins plausible de toutes ; moins invraisemblable serait l'idée d'une corruption de *qualia nunc*. Mais je préfère l'hypothèse d'une omission. Quoi qu'il en soit, tel qu'il est transmis, le texte des v. 19-20 ne se tient pas. La difficulté échappe à Fedeli.

IV,1,31 Hinc Tities Ramnesque uiri Luceresque Soloni<sup>29</sup>.

L'hexamètre présente un déséquilibre suspect entre *uiri* et *Soloni* (= *Solonii*<sup>30</sup>, originaires de la cité de *Solonium*, dont, selon Denys d'Halicarnasse, provient Lucumon<sup>31</sup>), présumé être la leçon autorisée et « an accurate piece of arcane knowledge... most unlikely to have arisen from intrusion, never mind corruption » (Heyworth, *Cynthia*, p. 418). *Viri* donne l'impression d'un bouche-trou (amélioré par le rendu « héroïques » de Heyworth) ; *feri* (Palmer) maintient le déséquilibre et appellerait plutôt le symétrique *seueri* (Housman). Le déséquilibre incriminé disparaîtrait si on lisait *hinc Tities Ramnesque tribus Luceresque Soloni*, « voilà les origines (très modestes) des tribus que formèrent les Tities, les Ramnes et les Luceres soloniens » (Tite-Live X,6,7 *ut tres antiquae tribus, Ramnes Titienses Luceres*) ou, mieux encore, *hinc Tities Ramnesque equites Luceresque Soloni* et peut-être même *hinc Tities, Ramnes celeres Luceresque Soloni* : *celer* est le terme technique archaïque pour dire *equites* (Tite-Live I 15,8) ; la mécoupure *Ramnesce \*leres* devait amener un remaniement tel que *Ramnesque uiri*. On sait que Tities, Ramnes et Luceres forment trois *centuriae equitum* (Tite-Live I 13,8). Pour *equites* ou *celer* particulièrement rapproché de *Ramnes* (mais valant pour les trois éléments), voir Horace *Art Poétique* 342 *celsi* (...) *Ramnes*, où *celsi* est « *vox propria für den stolzen Reitersmann* » (Kiessling-Heinze)<sup>32</sup>.

IV,1,29-30 Prima galeritus posuit praetoria Lycmon,  
magna pars Tatio rerum erat inter oues.

IV,2,51-52 Tempore quo sociis uenit Lycomedius armis  
atque Sabina feri contudit arma Tati.

Si les éditeurs de Properce fréquentaient la célèbre monographie *Die Etrusker* de Karl Ottfried Müller (second édition préparée et annotée par l'éminent étruscologue W. Deecke, Stuttgart 1877) et un ouvrage de Corssen plus sulfureux que son célèbre *Über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, je veux dire *Ueber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874-1875, maintiendraient-ils

29. On me permettra de m'étonner de l'absence d'un renvoi, à propos de ce vers, à Schulze *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* 218 et de l'ignorance où les auteurs paraissent être de ce livre fondamental.

30. Comparer au v. 34 *Gabi = Gabii* et voir l'*Aussprache* (cité plus bas) de Corssen, II, p. 703. *Solonii* (diiambe) ne rentre pas dans le distique élégiaque.

31. Voir W. Deecke dans sa réédition de l'ouvrage de K. O. Müller, *Die Etrusker*, Stuttgart, 1877, I, p. 110 n. 124 et R. E. A. Palmer, *The Archaic Community of the Romans*, Cambridge, 1970, p. 144.

32. Si l'on voulait entendre « les rapides Ramnes », on pourrait signaler que Corssen *Über Aussprache* II 85 rattache *Ramnes* à la famille de *rap-ere*, fait valoir leur réputation de « racaille prédatrice » ou d'enleveurs de jeunes filles mais suggère que *Ramnes* exprimait originellement l'idée de célérité.



sans exprimer l'ombre d'un doute ou sans un examen plus approfondi la graphie *Lycmon* en I,29 (*lygmon* l'archétype selon Heyworth) et la leçon *Lycomedius* (*licomodius* F)? Fedeli 207 et 209 n'affronte pas une difficulté que permet de saisir la discussion de Müller I 110-111 n. 125 : comment expliquer *Lycmon* à côté de *Luceres*<sup>33</sup> v. 31? « Die Verse (...) nicht auseinander zu reissen sind, da der *Lucmo*<sup>34</sup> eben gegen Tatius kam, und diese beiden nebst Romulus eben die alten drei Tribus mit den Ihrigen gebildet haben sollen » (voir également p. 337-338 avec la note 18 de Deecke). Un fait qui corroborerait l'intention d'établir un lien entre *Lucmo* et *Luceres*, c'est que, chez Properce, la quantité du *-u-* dans *Luceres* est, comme dans *Lucumo*, brève, tandis qu'elle est longue dans le passage symétrique des *Fastes* d'Ovide III 132, chez qui je suppose que le rapport avec *lux*, *lucis* (*-u-* long) a prévalu<sup>35</sup>. Ciccarelli 487 approuve Fedeli 207, qui voit en *Lycomedius* la forme « romanizzata » de *Lycmon* : il semble curieux d'appeler « forme romanisée » un composé qui a un tel air grec (cf. Λυκομήδης)! *Lucomedius* serait plus romain. Ciccarelli invoque justement Festus 107,3-4 Lindsay, *Lucomedi a duce suo Lucumo dicti qui postea Lucereses sunt appellati*. Schulze *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* 92 rapproche *Lucomedi*, *Lycomedius* et *Ratumedius* (*CIL* V 4457, Brescia [*Ratumedia*!]). Dumézil<sup>36</sup> explique *Lycomedius* et *Lygmon* (la forme transmise) par la volonté d'évoquer les guerriers-loups en rappelant le grec λύκος. Dans son édition de Festus, Leipzig 1839 120, Müller, au passage portant sur *Lucomedi*, a cette note : *ex his intellegere mihi videor; Graeculum aliquem vel Romanum immodice graecissantem Lycomidarum gentem, quae a Lycomo vel Lucomo nomen et originem ducebat, ex Attica Messeniave in Italiam transvexisse, ac Lucerum stirpem ex ea derivasse*. Après avoir assimilé *Lucumo* (*Lucumus* chez Festus!) à \**Lykomos*<sup>37</sup> (opposer *Lycmon* chez Properce), ancêtre des Lycomides (*Lykom-idai*), grande famille chargée du culte des Mystères à *Phlya*<sup>38</sup> et à laquelle appartient Thémistocle, on aurait ramené *Lucumones* à *Lucomedi* par le biais de Λυκομήδης, anthroponyme naturellement affectionné des Lycomides. Un érudit ancien expliqua-t-il par Λυκομήδης l'étrusque *Luc-u-mo*, dont la formation (Corssen *Die Sprache der Etrusker* I 251-252, II 253) n'apparaissait pas? Il se peut aussi que *Lykos*, guerrier<sup>39</sup> éponyme des Lycomides réputé avoir fondé le culte d'Apollon Lycien – compris comme « Apollon au loup »<sup>40</sup> – et gardien du droit et de

33. Étrusque *luxre* : cf. Schulze *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* Berlin 1933 182, 218, 581.

34. « *Lucmo*, Scaliger, Turnebus », indique Smyth 1970.

35. Voir ci-après n. 40. Corssen *Die Sprache der Etrusker* I 251 égare son lecteur en ne présentant que la prosodie ovidienne, quand sa propre argumentation eût tiré meilleur profit de la prosodie proprementienne.

36. « Propertiana » *Latomus* 10 1951 296-299.

37. Voir Usener *Götternamen* 1948<sup>3</sup> 213.

38. Voir encore le chapitre que leur consacre Toepffer *Attische Genealogie* 1889 208-225.

39. Toepffer 219.

40. Pausanias I 19,3 avec le commentaire de Frazer Londres 1898 II 195; Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte* 1909 1236-1237; Wilamowitz *Die Glaube der Hellenen* 1959<sup>3</sup> I 143-144; W. Burkert *Homo necans* Berkeley, Los Angeles 1983 121. L'étymologie qui veut rattacher l'un et l'autre mot à la racine signifiant l'éclat (cf. Corssen *Über Aussprache* I 367; Usener *Götternamen* 198 ss.) réunirait « Lycien » (cf. λύκη avec Bechtel *Lexilogus zu Homer* 1914 41-42) et *Lucumo*, *Luceres* (chez Properce). Avec le « gouna » on obtient *Lauc-*, par exemple dans *Laucumnia*, que nous évoquons plus bas, mais aussi *lux* avec *u* long en opposition à *lucerna* avec *u* bref. M. de Vaan *Etymo-*

la justice<sup>41</sup>, ait contribué à établir un lien entre les *Lucumones*, ces chefs étrusques, et les Lycomides et que ce même lien explique, dans le sens voulu par Dumézil<sup>42</sup>, la graphie latine avec *y*. On n'était peut-être pas non plus mécontent de trouver un lien entre les Étrusques et la Lycie, réputée, selon une version<sup>43</sup>, fondée par notre Lykos et point si éloignée de la Lydie.

Il y a toutefois chez Properce, dans le passage même de *Lycmon* à sa prétendue romanisation *Lycomedius*, un sujet d'étonnement. *Lucumonius* pour *Lycomedius* est une correction de Müller 1877 110 n. 125<sup>44</sup>, adoptée par Corsen *Die Sprache der Etrusker* I 251. *Lucumonius*<sup>45</sup> n'est pas moins un hapax que *Lycomedius*. Quel serait le sens de *Lucumonius*? Singulier mis pour le pluriel et désignant un ensemble d'individus (sur cet ensemble, voir Deecke chez Müller I 466) ou singulier désignant un individu nommé *Lucmo*? Dans ce dernier cas, *Lucumonius* ne saurait être purement et simplement l'équivalent de *Lucmo*, mais il s'agirait d'une périphrase, « le Lucumonien » = *Lucmo*<sup>46</sup>. Selon Müller I 338 n. 21, si Properce avait vu en *Lucmo* un nom propre et non un appellatif<sup>47</sup>, le passage de *Lucmo* à *Lucumonius* serait « très surprenant ». Donc *Lucmo* = *Lucumo* serait ici « eine allgemeinere Bezeichnung vornehmer Tusker ». Je croirais plutôt que *Lucmo*, opposé à Tatius en I,29 (cf. aussi II,51), était pour Properce un anthroponyme et je gagerais que pour lui *Lucumonius* (si c'est bien ce que le poète avait écrit) signifiait « l'éponyme des *Luceres* lui-même appelé *Lucmo* » : *Luceres* / *Lucerenses* sont des *pluralia tantum* et Properce ne pouvait pas désigner *Lucmo* par le singulier *Lucer* / *Lucerensis*. *Lucumonius* avait en plus l'avantage d'indiquer l'anthroponyme. Observer la cohérence de l'ensemble *Luceres-Lucmo-Lucumonius*, où *Lucmo* (cf. *ser-mo*, *pul-mo*) n'est autre que la réduction de *Lucumo*<sup>48</sup> et opposer *Luceres-Lycmon-Lycomedius*, où *Lycmon* hellénise *Lucmo* en paraissant se rapprocher d'une formation telle que *Ac-mon* ou *Id-mon*. *Lycmon* n'est pas attesté en grec, où Λοκόμων ou Λουκούμων rend, d'une

*logical Dictionary of Latin and the other Italic Languages* 356 dit à propos de *lucerna* que « its short -u- is unexplained ».

41. Selon Usener *Götternamen* 213-216, Lykos est le dieu lumineux qui incarne la justice et protège l'institution judiciaire et notamment les héliastes. D'après l'illustre érudit, l'étymologie populaire a dégradé en « loup » ce lumineux gardien du droit.
42. F. Dümmler, « Einige eleusinische Denkmäler », *Kleine Schriften* III Leipzig 1901 37 évoque les « wilden Vorfäter » des Lycomides.
43. Voir Hérodote I 173,3 avec la note de D. Asheri Oxford 2007 195.
44. Il n'en est pas le premier inventeur : « *Lucumonius* Annius, Scaliger, Turnebus », indique Smyth, dans une note incomplète qui paraît tirée de l'édition de Valpy, Londres 1822 636, lequel renvoie à Sciopius.
45. Rapprocher *Laucumnia Felicitas* (CIL XI 1788 Volterra; Schulze 179).
46. Fedeli 207 explique que celui que Properce est censé appeler *Lycmon* « è il re etrusco che nella guerra fra Romani e Sabini, guidata da Tito Tazio, si schierò dalla parte di Romolo », mais le passage de Varron (« *ap. Serv. ad Verg. Aen.* 5,560 ») qu'il allègue ne montre rien de tel : voir les textes que cite, entre autres érudits, O. Gilbert, *Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Altertum* II Leipzig 1885 64 n. 1.
47. Rapprocher Callimaque *Aetia* fr. 137a,11-12 Harder, ]ς ἔποψ εὐτέ σφιν...δ...[ | ]ανος αἰχμηταῖς ἴκτο μ.[, où l'on hésite entre ἔποψ et ἔποψ = Epepus : voir Harder 2012 II 931. Le rapprochement entre Callimaque et Properce est dû à A. Hollis.
48. Comparer Schulze 179 : « *lauzumsnei lauzmsnei* [CIE] 2387 *sq.* (Clusium) gewähren die schönste Parallele für *Arcumenna* : *arcmsnei*, *Ratumenna* : *ratumsna* ».

manière attendue<sup>49</sup>, *Lucumo* (mot anapestique). Je conclus cette analyse condensée en remarquant que si, en l'état de nos connaissances, il peut paraître plus prudent de lire *Lycmon* et *Lycomedius*, il n'en reste pas moins qu'il y a lieu d'envisager *Lucmo* – virtuellement condamné à devenir *Lyc/gmon* à côté de *Haemon*, *Lyc/gurgus*, *Lygdamus* – et peut-être *Lucomedius* – à moins que Müller n'ait raison de lire *Lucumoni*, qu'un diorthote aurait remplacé par une forme plus familière, qui lui rappelait les gentiles en *-edius* que mentionne Schulze 92, ou plus proche de *Lucomedi*. De *Luc[u]mo* / *Lucomedius* (désignant le même individu) rapprocher peut-être *Ratumenna* (cf. *ratumsna*, *raθumnsnal*) / *Ratumedius* (*Ratumedia*), que je tire de Schulze 92.

Nous terminons en revenant sur notre étude du *carmen saeculare* horatien synthétisée dans l'*Annuaire* de 2014-2015 : au v. 62, en lieu et place de *acceptusque nouem Camenis* dit d'Apollon, nous avons, en nous appuyant sur la faiblesse (supposée) du mot *acceptus* dénoncée par Gottfried Hermann, proposé *insertus* « mêlé (au chœur des Muses) » : M. D. Reeve a bien voulu nous faire savoir qu'il trouverait plus plausible *accinctus*, « armé de... », « muni de... ». *Accinctus* avait été notre première supposition, mais nous y avons renoncé au motif que ce mot, qui n'est pas chez Horace, n'est employé au sens figuré qui convient au passage que dans la latinité plus tardive.

49. Corssen *Die Sprache der Etrusker* I 251.